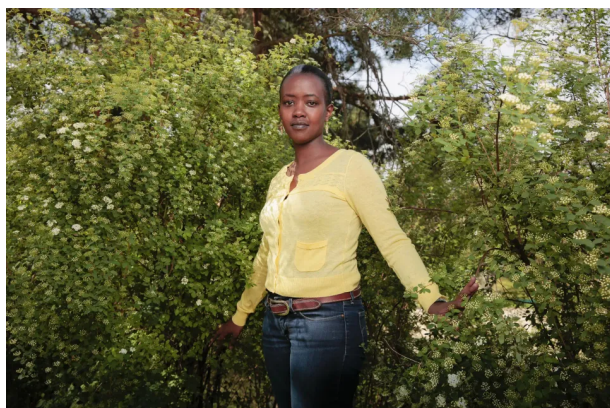


Rescapée du génocide rwandais - Annick Kayitesi

Karen Isère

Paris Match, 14 avril 2014

L'écrivain, qui vit en France, refuse de laisser le dernier mot à ses cauchemars.



© Alvaro Canovas

Même sa naissance a failli la tuer. Miraculée, elle l'est depuis son premier souffle de prématurée à 7 mois. Un papa médecin mais pas de couveuse. Blottie sur le sein de sa mère, Annick y puise l'amour et la vie pour toujours. *« Maman m'a bordée tous les soirs jusqu'à sa disparition. Je ne m'endormais jamais triste ou inquiète. Même après la mort de mon père et de ma petite sœur dans un incendie quand j'avais 9 ans. Le climat de sécurité qu'elle a créé est le plus beau cadeau*

que j'ai reçu. Je tente de le transmettre à mes deux enfants. »

Petit bout de femme au sourire serein, Annick, 34 ans, nous reçoit dans l'appartement familial, près du périphérique parisien. Regard timide de Cyeza, 2 ans, *« celle qui rend au centuple »*. Cyaka, *« celui qui illumine »*, 6 ans, s'entraîne à écrire. Il adore ça. Le soleil inonde les rayonnages chargés de livres. Titulaire d'un DEA de sciences politiques, Annick reprend des études en psychologie. Elle a publié *Nous existons encore* (éd. Michel Lafon) et participé au documentaire *« Tuez-les tous ! »* coréalisé par Raphaël Glucksmann. C'est son père, le philosophe André Glucksmann, qui a conduit la jeune femme à son époux, Raphaël Jozan, éditeur, lors de leur mariage.

Il y a vingt ans, adolescente, elle a vu les miliciens hutus achever sa mère

« Ici, je me suis créé une famille. Attention, pas "recréé". Personne ne remplace les morts. » Annick a la résilience d'un Boris Cy-

rulnik, sensible et profonde. Ces jours-ci, son petit garçon l'interroge souvent sur la mort. Il a l'âge qu'avait Aimé, le petit frère de sa maman, quand des miliciens hutus l'ont tué. « *Le 30 avril 1994, nous étions cachés dans l'infirmierie de l'école où ma mère travaillait, à Butare. Des hommes ont emmené maman. Je les ai vus l'achever dans la cour et mon cœur s'est transformé en glace. Longtemps.* » Ses deux cousines, sa sœur Aline et son petit frère sont poussés dans un camion. Un milicien avise le trousseau de clés de l'école qu'Annick tient à la main : « *Ça peut servir, on la garde.* »

On l'oblige à nettoyer le sang de sa mère dans son bureau. Un couple de voisins en fait une esclave domestique. Un jour, l'épouse lance : « *J'ai vu des chiens dévorer le cadavre de ta mère au bord de la route.* » Plus tard, l'adolescente retrouve Aline, transpercée de blessures purulentes. Et enfin les secours arrivent. Les sœurs seront évacuées sous escorte

militaire française au Burundi début juillet. Dans une des familles d'accueil en France, le père tente de violer Annick. Il ira aux assises.

Au début, elle ne parle pas français. Elle refuse l'orientation en CAP, passe le bac, acquiert la nationalité française, se paie des études à coups de petits boulots : « *Maman m'avait fait comprendre que j'étais précieuse. C'est resté un ancrage. Je ne suis plus dans la survie mais dans la vie. Et pour lutter contre la haine dans laquelle je pourrais sombrer, je cultive la gaieté.* » Rien ne l'effraie, sauf le racisme dont elle est parfois l'objet. Récemment, Canal+ a diffusé une parodie de l'émission « Rendez-vous en terre inconnue ». Ça se passait au Rwanda. Entre autres inventions désopilantes, un personnage chantait : « *Maman est en haut, coupée en morceaux, papa est en bas, il lui manque les bras.* » C'était à quelques jours de Noël. Annick en a eu le cœur transpercé.